

PROLOGUE

Les Américains ont toujours été excessifs et changeants, dans leurs enthousiasmes comme dans leurs phobies, dans leur défense des libertés individuelles comme dans leurs comportements antidémocratiques. Il en va de même de leurs rapports avec le monde extérieur, qui oscillent de l'isolement affiché à l'internationalisme militant. L'inconstance dans ce domaine ne touche cependant qu'à la pratique diplomatique; les motivations et les justifications de la politique étrangère menée depuis presque deux siècles et demi témoignent, au contraire, d'une remarquable continuité : le plus souvent, l'égoïsme national a dicté attitudes et actions et l'altruisme servi d'alibi¹.

On objectera que l'histoire des relations internationales atteste en tous pays une telle dichotomie et que, dans une démocratie notamment, le moralisme est mieux accepté par l'opinion que le cynisme. Les États-Unis, cependant, se sont singularisés depuis leurs origines par la persistance du discours moralisateur en politique extérieure, par leur constant recours à une idéologie messianique multiforme qui prétend investir une nation au destin exceptionnel tantôt d'une tâche civilisatrice, tantôt d'une mission de libération ou de reconstruction. Derrière l'invocation du devoir d'assistance à des peuples en péril s'est invariablement cachée la satisfaction plus ou moins avouée d'intérêts nationaux égoïstes : appétits territoriaux, recherche d'avantages économiques, désir de puissance, quête de prestige, besoin de sécurité, etc.

Cela incite à noter une autre exception à la versatilité américaine, à savoir la permanence de la tentation interventionniste à laquelle les États-Unis ont fréquemment succombé au cours de leur histoire, même dans leurs phases dites isolationnistes, tant leur politique étrangère est marquée par le syndrome impérialiste.

Un siècle d'expansion presque ininterrompue conduit « l'Amérique² » à la puissance mondiale. Lorsque le cadre de sa sécurité cesse d'être purement continental, ou « hémisphérique », elle découvre le reste du monde, met fin, bon gré, mal gré, à son splendide isolement, se soucie de la création et du maintien d'un ordre international, accepte des responsabilités dans le concert des nations, noue par nécessité des alliances « contraignantes » hier encore impensables. Sa conversion définitive à l'internationalisme date de la Deuxième Guerre mondiale. Beaucoup d'historiens voient dans l'échec du wilsonisme le dernier sursaut des isolationnistes, encore qu'il faille noter que le prétendu

1. Toutes les traductions de l'anglais dans le présent ouvrage sont dues à son auteur, sauf indication contraire.

2. « Amérique » sera sciemment employé comme utile synonyme d'« États-Unis » selon une pratique courante chez les historiens des États-Unis, mais désapprouvée par les spécialistes de l'Amérique latine...

isolement de l'entre-deux-guerres fut davantage un argument rhétorique à usage interne qu'une réalité internationale, comme le prouve le rôle joué par les États-Unis dans la reconstruction de l'Europe et dans la constitution d'un nouvel ordre planétaire³. Le géant du Nouveau Monde, devenu « superpuissance », ne peut plus feindre de se désintéresser de conflits qui peuvent affecter ses intérêts économiques et sa sécurité. En 1945 sa supériorité écrasante sur les autres nations industrielles, rendues exsangues par la guerre, lui confère tout naturellement une position dominante parmi les pays occidentaux. Il est permis de penser que la facilité avec laquelle l'Amérique renonce à l'isolationnisme – politique historique – et assume le *leadership* du monde dit libre s'explique également par son éternelle propension à l'impérialisme salvateur ou, si l'on préfère, au prosélytisme républicain musclé, qui en plus de deux cents ans d'histoire a consisté immuablement à faire le bonheur d'autrui, contre son gré si nécessaire. On songe au bon Samaritain... muni d'un glaive.

Vous avez dit « impérialiste » ? Historiographie d'une problématique controversée

Dans les années 1980, il était devenu de bon ton chez les historiens d'outre-Atlantique de pratiquer un « révisionnisme » à rebours, donc de critiquer ces dénonciations d'un impérialisme triomphant qui firent leur apparition dans les années cinquante et soixante, et de ramener ainsi l'expansionnisme américain du tournant du siècle à un mythe pur et simple, produit d'une analyse erronée, sinon même – pesons nos mots – d'une escroquerie intellectuelle. L'on peut certes déplorer, tout comme le font ces « anti-révisionnistes », une présentation des faits parfois réductrice qui tend à valoriser certains incidents de l'histoire au détriment de manifestations plus complexes ; l'on peut, avec eux, contester vigoureusement telle ou telle cause ou motivation ; l'on peut également convenir d'une différence de nature entre les colonialismes européens et l'expansion outre-mer des États-Unis ; mais l'on ne saurait accepter que la réalité de cet impérialisme-là soit rayée d'un trait de plume et le phénomène assimilé à la naissance d'un « nouveau sentiment d'identité », ou à l'affirmation d'un tonique nationalisme culturel. Voir dans l'historiographie de l'impérialisme américain « le pire chapitre » jamais écrit dans les manuels revient à admettre le caractère brûlant du dossier, mais n'en prouve nullement l'inexistence. Aujourd'hui, en ce début de XXI^e siècle, la mode inaugurée par les néo-conservateurs en géopolitique est à la « promotion de la démocratie », au *nation-building*, ou construction d'un État-nation sous l'égide de Washington, synonymes d'un impérialisme américain décomplexé. *Soft power* et *smart power* – exercice d'une puissance douce ou d'une influence intelligente – rivalisent avec *hard power* – interventionnisme musclé – et s'y substituent selon les régions du monde concernées⁴.

3. Voir à ce sujet le remarquable ouvrage de COSTIGLIOLA Frank, *Awkward Dominion: American Political, Economic, and Cultural Relations with Europe, 1919-1933*, Ithaca, N.Y., Cornell University Press, 1984.

4. MELANDRI Pierre et VAÏSSE Justin, *L'Empire du milieu : les États-Unis et le monde depuis la fin de la guerre froide*, Paris, Odile Jacob, 2001 ; NINKOVICH Frank, *The United States and Imperialism*, Malden, Mass., Blackwell, 2001 ; BACEVICH Andrew J., *American Empire: The Realities and Consequences of U.S. Diplomacy*,

Une certaine clarté sémantique s'impose, à moins de vouloir cultiver l'obscurité pour occulter ou fausser habilement le débat. L'expansionnisme, nous informe, tolérant, le dictionnaire, serait le principe ou la pratique « de l'expansion territoriale et économique, de l'influence sur d'autres pays », et l'impérialisme, selon le même œcuménisme lexical, « la politique d'un État visant à réduire d'autres États sous sa dépendance politique ou économique » ou, au plan des idées, « la théorie des partisans de cette politique ». Il résulte de ces définitions qu'en l'absence de qualificatif, l'expansionnisme est généralement associé à des gains territoriaux, que colonialisme et impérialisme constituent deux formes d'expansion, l'une formelle, qui institutionnalise une relation de dépendance, l'autre plus flexible, qui préserve la fiction d'une souveraineté des peuples dominés. Plus éclectique, le terme anglais *imperialism* recouvre ces différentes acceptions, mais autorise de ce fait toutes les ambiguïtés. Par exemple, nombre d'historiens de l'autre côté de l'Atlantique limitent son emploi à l'acquisition d'un empire, *stricto sensu* et se refusent à l'étendre au-delà de la Grande Guerre, quand d'autres le réhabilitent sans détour et s'en font les champions au nom d'un prétendu messianisme démocratique, prenant le contre-pied des anti-interventionnistes. On notera que la connotation polémique du terme, perceptible dès son apparition dans le lexique vers 1870, n'en facilite pas le maniement et que l'usage qui en est fait, en anglais comme en français, contient déjà en lui-même une prise de position et « un certain type d'explication ». Ainsi la définition large adoptée ici postule-t-elle non seulement l'existence, mais la pérennité d'un impérialisme américain⁵.

Il est plaisant de noter l'évolution des laudateurs de la politique étrangère américaine en l'espace de plus d'un siècle. Les contemporains, au lendemain de la libération de Cuba, expriment une reconnaissance et une approbation franches du fait expansionniste alors que leurs homologues d'aujourd'hui nient toute manifestation d'impérialisme, même lorsqu'ils le promeuvent.

Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2002; NYE Joseph S. Jr., *The Paradox of American Power: Why the World's Only Superpower Can't Go It Alone*, New York, Oxford University Press Paperback, 2003 (2002); HOFFMANN Stanley, *L'Amérique vraiment impériale? Entretien sur le vif avec Frédéric Bozo*, Paris, Louis Audibert, 2003; HASSNER Pierre, *La Terre et l'empire. La Violence et la paix II*, Paris, Le Seuil, 2003; HASSNER Pierre et VAÏSSE Justin, *Washington et le monde. Dilemmes d'une superpuissance*, Paris, Autrement, coll. « CERI/Autrement », 2003; TREMBLAY Rodrigue, *Le Nouvel empire américain. Causes et conséquences pour les États-Unis et pour le monde*, Paris, L'Harmattan, 2004; HOFFMANN Stanley with BOZO Frédéric, *Gulliver Unbound: America's Imperial Temptation and the War in Iraq*, Lanham, Md., Rowman & Littlefield Paperback, 2006 (2004); BACEVICH Andrew J. (dir.), *The Short American Century: A Postmortem*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2012; DAVID Charles-Philippe (dir.), *Théories de la politique étrangère américaine : auteurs, concepts et approches*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 2012; KANDEL Maya et QUÉSSARD-SALVAING Maud (dir.), *Les stratégies du smart power américain : redéfinir le leadership dans un monde post-américain*, ministère de la Défense, Étude de l'IRSEM n° 32, septembre 2014 [<http://www.defense.gouv.fr/actualites/international/etudes-de-l-irsem>].

5. Définitions tirées du *Petit Robert*. Pour l'anglais, l'on se reportera, par exemple, au *Webster's New Collegiate Dictionary*. Sur la charge affective, la nature polémique et le caractère polysémique du terme « impérialisme », voir BRAILLARD Philippe et SENARCLENS Pierre (de), *L'Impérialisme*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? », 1980, notamment p. 3-10, p. 4, p. 10, et MOMMSEN Wolfgang J., *Theories of Imperialism*, traduit de l'allemand par P. S. FALLA, Chicago, The University of Chicago Press, 1982. L'on trouve une excellente étude diachronique de ce vocable si lourd de sens dans KOEBNER Richard et SCHMIDT Helmut Dan, *Imperialism: The Story and Significance of a Political Word, 1840-1960*, Londres, The Syndics of the Cambridge University Press, 1964.

Le tournant du XIX^e siècle

À la veille de la guerre hispano-américaine, l'anti-expansionnisme domine chez les historiens des États-Unis. L'acquisition envisagée de territoires extra-continentaux, à forte population indigène, paraît alors contraire aux préceptes des Pères fondateurs. À partir de 1898, et jusqu'en 1919, la tonalité impérialiste va l'emporter nettement et les apologistes de l'expansion tenir le haut du pavé. Bien loin d'y voir une rupture avec le passé, ces derniers inscrivent l'avènement de leur pays au rang de puissance mondiale et sa nouvelle extension territoriale dans une tradition expansionniste, et s'alignent en quelque sorte sur la thèse proposée par Théodore Roosevelt dans *The Winning of the West*⁶. Les historiens américains des deux premières décennies du XX^e siècle considèrent que la victoire sur l'Espagne convertit l'Amérique à l'impérialisme, mais insistent, à quelques exceptions près, sur la continuité d'une politique expansionniste. Le passé à leurs yeux justifie le présent. Même s'ils se résignent à l'inévitable rançon de la grandeur et à la définition de devoirs nouveaux, même si dans leurs analyses perce ici et là une ironie désabusée, ils approuvent dans leur grande majorité les nouvelles orientations diplomatiques de leur pays, y compris l'abandon d'un isolement protecteur qui l'avait jusque-là tenu à l'écart des querelles de l'Europe⁷.

L'entre-deux-guerres

Le ton change notablement dans les années qui suivent le traité de Versailles. Écœurés par la guerre, déçus par la paix, tous les historiens, ou presque, qu'ils soient internationalistes ou isolationnistes, se mettent à critiquer l'impérialisme américain et se montrent favorables notamment à l'abandon des Philippines, à l'abrogation de l'amendement Platt, au dédommagement de la Colombie et au remplacement du « corollaire Roosevelt » par une « politique du bon voisinage ». Unanimes dans la condamnation des excès, ils diffèrent néanmoins sur le fond ; beaucoup croient au caractère généralement bénéfique de la tutelle américaine et souhaitent simplement en changer les modalités.

6. ROOSEVELT Theodore, *The Winning of the West*, 4 vol., St. Clair Shores, Mich., Scholarly Press, 1976-1977 (1889-1896), pour mentionner l'une des nombreuses rééditions de l'ouvrage. Pour des raisons d'euphonie le prénom du vingt-sixième président des États-Unis a été francisé dans le texte de la présente étude. Remarquable somme historiographique, qui peut guider dans le maquis des écoles et des modes, COMBS Jerald A., *American Diplomatic History: Two Centuries of Changing Interpretations*, Berkeley, University of California Press, 1983, fait le point sur deux siècles d'histoire diplomatique aux États-Unis, analysant le regard porté par les historiens américains sur la politique étrangère de leur pays. Sur la recherche des années 1898 à 1919, voir p. 73-112.

7. Cf. LODGE Henry Cabot, *The War with Spain*, New York, Harper, 1899 ; MAHAN Alfred Thayer, *Lessons of the War with Spain And Other Articles*, Boston, Little, 1918, recueil d'articles publiés en 1898 et 1899 ; CALLAHAN James M., *Cuba and International Relations*, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1899 ; EINSTEIN Lewis, *A Diplomat Looks Back* (dir. Lawrence GELFAND), New Haven, Conn., Yale University Press, 1968, auteur anonyme en 1909 de *American Foreign Policy, by a Diplomatist*, cité par COMBS, *American Diplomatic History*, *op. cit.*, p. 85 ; LATANÉ John H., *The United States and Latin America*, Garden City, N.Y., Double, Page and Co., 1920 ; COMBS, *op. cit.*, p. 74, p. 87, p. 89-90.

Curieusement, Théodore Roosevelt, mort en janvier 1919, échappe pendant un temps aux critiques ; il continue d'avoir très bonne presse, comme de son vivant, jusqu'à la fin des années vingt. Les biographies qu'on écrit de lui à cette époque sont autant de dithyrambes qui éclipsent les rares blâmes que lui vaut sa politique étrangère⁸. L'entre-deux-guerres, incidemment, voit l'histoire diplomatique arriver à maturité et affirmer son autonomie au sein de la recherche historique, avec les travaux de Samuel Flagg Bemis, Julius W. Pratt, Dexter Perkins et Arthur Whitaker, pionniers érudits qui posent les fondations sur lesquelles reposent tous les travaux actuels⁹.

Quelques « révisionnistes », minoritaires, formulent des condamnations sans appel de l'insatiable expansionnisme des États-Unis au cours du dix-neuvième siècle ; le plus influent sera Albert K. Weinberg, le premier à inclure les Indiens dans une étude de politique étrangère ; l'auteur de *Manifest Destiny: A Study of Nationalist Expansionism in American History* étudie sans concession une idéologie chauvine de la conquête et de la colonisation et les excuses juridico-morales avancées par les Américains au cours de leur histoire pour justifier leurs appétits territoriaux¹⁰. Beaucoup moins sévères, les adeptes de l'internationalisme wilsonien, notamment Dexter Perkins, Julius Pratt, Frederick Merk, Arthur Whitaker, conviennent d'une fâcheuse propension américaine à l'impérialisme et la déplorent, mais réfutent les accusations d'hypocrisie lancées par les tenants du déterminisme économique et veulent croire à un certain idéalisme désintéressé¹¹. Les plus indulgents, historiens « nationalistes » comme Samuel Flagg Bemis, isolationnistes et anglophobes, distinguent l'expansion continentale de l'expansion outre-mer pour approuver sans réserve la première et condamner la seconde. Bemis, en particulier, estime la diplomatie des États-Unis au xx^e siècle très inférieure à ce qu'elle a été auparavant¹².

-
8. COMBS, *op. cit.*, p. 113-115. Pour une liste des principaux panégyriques qu'inspira Théodore Roosevelt pendant les trois premières décennies du siècle, consulter RICARD Serge, *Théodore Roosevelt et la justification de l'impérialisme*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 1986, p. 17-21, p. 383-387.
 9. BEMIS Samuel Flagg, *Jay's Treaty: A Study in Commerce and Diplomacy*, éd. rév., New Haven, Conn., Yale University Press, 1962 (1923) ; *Pinckney's Treaty: A Study of America's Advantage from Europe's Distress*, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1926 ; *The Hussey-Cumberland Mission and American Independence*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 1931 ; *The Diplomacy of the American Revolution*, 3^e éd., Bloomington, Indiana University Press, 1957 (1937) ; PRATT Julius W., *The Expansionists of 1812*, New York, Macmillan, 1925, *Expansionists of 1898: The Acquisition of Hawaii and the Spanish Islands*, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1936 ; PERKINS Dexter, *The Monroe Doctrine, 1823-1826*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1927 ; *The Monroe Doctrine, 1826-1867*, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1933 ; *The Monroe Doctrine, 1867-1907*, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1937 ; WHITAKER Arthur P., *The Spanish-American Frontier, 1783-1795: The Westward Movement and the Spanish Retreat in the Mississippi Valley*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1927 ; *The Mississippi Question, 1795-1803: A Study in Trade, Politics, and Diplomacy*, New York, Appleton, 1934.
 10. WEINBERG Albert K., *Manifest Destiny: A Study of Nationalist Expansionism in American History*, Chicago, Quadrangle, 1963 (1935) (1^{re} éd. AMS : New York, AMS Press, 1979. Réimpression de l'édition de 1935 publiée par The Johns Hopkins Press à Baltimore).
 11. Disciple de Frederick Jackson Turner, MERK Frederick publie abondamment sur la question de l'Oregon dans les années vingt et trente ; certains de ses articles de l'entre-deux-guerres sont rassemblés dans *The Oregon Question, Essays in Anglo-American Diplomacy and Politics*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1967.
 12. BEMIS Samuel Flagg, *A Diplomatic History of the United States*, 5^e éd., New York, Holt, 1965 (1936). Sur l'historiographie de l'expansion continentale entre 1919 et 1939, voir COMBS, *op. cit.*, p. 168-181.

Alors que la conquête du continent nord-américain ne suscite dans l'ensemble guère de désapprobation, la croisade impérialiste de 1898 et ses séquelles subissent, surtout dans les années trente, un feu roulant d'anathèmes. Même les plus conservateurs, comme James Ford Rhodes ou Bemis, vitupèrent la guerre hispano-américaine, l'acquisition des Philippines – suprême « aberration » – et la politique étrangère de Théodore Roosevelt. Mais là encore, leurs motivations diffèrent selon qu'ils sont isolationnistes ou internationalistes, et plus ou moins à gauche politiquement¹³.

Parmi les plus mordants, on trouve Walter Millis qui, dans son étude de la guerre hispano-américaine, met en cause les milieux d'affaires et plus encore le lobby politico-militaire¹⁴. La thèse du « complot » expansionniste, dans lequel le clan Roosevelt-Lodge-Mahan joue un rôle central, est de loin la plus courante dans l'historiographie des années vingt et trente. Julius Pratt place au premier rang de ses « expansionnistes de 1898 » historiens, politiques et journalistes et conclut à une conversion tardive des hommes d'affaires, ceux-ci ayant pris le train impérialiste en marche sous la pression des événements et sous l'effet d'une campagne de propagande savamment orchestrée par la classe politique et l'intelligentsia¹⁵. Seuls des historiens socialistes ou gauchisants établissent un lien direct entre les intérêts économiques et l'acquisition de colonies pour ainsi présenter le déclenchement des hostilités avec l'Espagne comme le résultat d'une conspiration capitaliste¹⁶. Tous, cependant, à cette époque, quelles que soient leurs tendances politiques, adoptent un point de vue étroitement américain et pensent que la tutelle des États-Unis, malgré ses excès, n'a pas été totalement inutile ; rares sont ceux qui manifestent un peu de sympathie pour les aspirations des populations locales¹⁷.

Quoi qu'il en soit, la diplomatie rooseveltienne fait quasiment l'unanimité contre elle ; son caractère arrogant et belliqueux est souligné, ainsi que ses conséquences perverses, tel l'anti-américanisme des voisins du sud que ne compensent guère les quelques avantages stratégiques obtenus. Presque tous les historiens des années trente approuvent la « politique du bon voisinage » qu'ils perçoivent comme un salutaire renoncement à l'interventionnisme du début du siècle, les internationalistes parce qu'ils préfèrent la coopération au « gros bâton », les isolationnistes parce que l'Amérique leur paraît suffisamment forte pour tolérer quelques désordres dans l'« hémisphère » et décourager toute ingérence européenne¹⁸.

13. RHODES James Ford, *The McKinley and Roosevelt Administrations, 1897-1909*, Port Washington, N.Y., Kennikat Press, 1965 (1922) ; BEMIS, *Diplomatic History*, op. cit., p. 463-475 ; COMBS, op. cit., p. 182-196.

14. MILLIS Walter, *The Martial Spirit: A Study of Our War with Spain*, Boston, Houghton, 1931.

15. PRATT, *Expansionists of 1898*, op. cit., p. 230-278.

16. COMBS, op. cit., p. 185-187.

17. *Ibid.*, p. 114-115, p. 182-190.

18. BEMIS, *Diplomatic History*, op. cit., et RHODES, *McKinley and Roosevelt*, op. cit., incarnent le courant isolationniste. Parmi les internationalistes wilsoniens, l'on trouve PERKINS, *Monroe Doctrine, 1867-1907*, op. cit., et RIPPY J. Fred, analyste prolifique, et sévère, de la politique latino-américaine des États-Unis, auteur, entre autres, de *The Caribbean Danger Zone*, New York, Putnam's, 1940. Voir à ce sujet COMBS, op. cit., p. 188-196. Les historiens conservateurs de cette époque s'inspirent pour la plupart de James Ford Rhodes. Dans la veine orthodoxe, signalons deux ouvrages, fades à force de neutralité, DENNIS Alfred L. P., *Adventures in American Diplomacy, 1896-1906*, New York, Dutton, 1928, et MUNRO Dana G., *The United States and the Caribbean Area*, Boston, World Peace Foundation, 1934.

C'est l'ère des bilans, des doutes, des interrogations, auxquels même les plus favorables à l'influence et au rayonnement des États-Unis dans le monde n'échappent pas. Howard C. Hill et Chester Lloyd-Jones dans leur étude de la politique américaine aux Caraïbes, Russell H. Fitzgibbon à propos de Cuba de 1900 à 1935 et Tyler Dennett dans une thèse publiée sur la guerre russo-japonaise jugent louables les intentions du vingt-sixième président, mais regrettables ses méthodes. Melvin M. Knight conclut à l'échec de la politique rooseveltienne à Saint-Domingue¹⁹. Signe des temps et d'un monde miné par la Grande Dépression et l'effervescence politique, Dennett, dans sa biographie de John Hay, révisé à la baisse son évaluation louangeuse de Roosevelt au profit du poète-diplomate; de même, à l'approche de la Deuxième Guerre mondiale, A. Whitney Griswold, spécialiste incontesté de l'Extrême-Orient, dénonce les échecs de la politique américaine en Asie depuis le tournant du XIX^e siècle, accuse la Grande-Bretagne d'avoir manipulé les États-Unis et préconise une attitude plus conciliante à l'égard du Japon²⁰.

L'après-Yalta

Le second conflit mondial, puis le début de la guerre froide vont par contrecoup profondément modifier l'historiographie de l'impérialisme. Parmi les spécialistes des relations internationales, une école « réaliste » propose des réévaluations qui réhabilitent la *Realpolitik* du vingt-sixième président et sa recherche d'un équilibre des puissances, tandis que la naissance d'un « nouveau révisionnisme », issu de l'université du Wisconsin, suscite des interprétations novatrices de l'expansion américaine²¹.

Jusqu'à la fin des années cinquante, les historiens de l'après-guerre continuent de décrire, à l'instar de Walter Millis, le coup de sang impérialiste de 1898. Richard Hofstadter insiste sur la crise de société et les valeurs du « darwinisme social », William E. Leuchtenburg note la responsabilité des progressistes et Foster Rhea Dulles souligne le rôle peut-être déterminant des initiatives du secrétaire adjoint à la Marine Théodore Roosevelt²². Les travaux ultérieurs vont remettre en question un certain nombre d'idées

19. HILL Howard C., *Roosevelt and the Caribbean*, New York, Russell and Russell, 1965 (1927); LLOYD-JONES Chester, *The Caribbean Since 1900*, New York, Prentice, 1936; FITZGIBBON Russell H., *Cuba and the United States, 1900-1935*, New York, Russell and Russell, 1964 (1935); DENNETT Tyler, *Roosevelt and the Russo-Japanese War. A Critical Study of American Policy in Eastern Asia in 1902-1905, Based Primarily upon the Private Papers of Theodore Roosevelt*, Garden City, N.Y., Doubleday, 1925; KNIGHT Melvin M., *The Americans in Santo Domingo*, New York, Arno Press and the New York Times, 1970 (1928).

20. DENNETT Tyler, *John Hay: From Poetry to Politics*, New York, Dodd, 1933; GRISWOLD A. Whitney, *The Far Eastern Policy of the United States*, New York, Harcourt, 1938.

21. Cf. COMBS, *op. cit.*, p. 223-224, p. 240-242, p. 253-257.

22. HOFSTADTER Richard, « Manifest Destiny and the Philippines », in Daniel AARON (dir.), *America in Crisis*, New York, Knopf, 1952, p. 173-200, et *Social Darwinism in American Thought*, éd. rév., Boston, Beacon, 1955 (1944); LEUCHTENBURG William E., « Progressivism and Imperialism: The Progressive Movement and American Foreign Policy, 1898-1916 », *Mississippi Valley Historical Review*, vol. 39, décembre 1952, p. 483-504; DULLES Foster Rhea, *America's Rise to World Power, 1898-1954*, New York, Harper Torchbooks, 1963 (1954). Voir aussi COMBS, *op. cit.*, p. 269-281.

reçues. Les recherches de John A. S. Grenville et George Berkeley Young bouleversent le schéma conventionnel : loin d'être pris au dépourvu en 1898, le ministère de la Marine avait, dès 1896, conçu plusieurs scénarios d'intervention aux Philippines en cas de guerre avec l'Espagne ; le fameux télégramme de Roosevelt à Dewey n'avait nullement été décisif ; il n'existait aucun plan d'occupation de l'archipel ; le président McKinley, en homme résolu et en fin politique, contrairement à une injuste légende, avait attendu que l'opinion soit prête pour annoncer son intention de garder la colonie espagnole²³. Malgré Grenville et Young, malgré deux biographies extrêmement favorables, l'une de Margaret Leech, l'autre de H. Wayne Morgan, le « nouveau » McKinley ne réussit pas à s'imposer totalement. Ernest R. May le dépeint encore comme un politicien velléitaire, à la remorque de son parti et de l'opinion publique ; au terme d'une étude exhaustive des archives diplomatiques et de la presse américaines et européennes, May conclut au caractère inévitable de la guerre en raison notamment de la mauvaise foi de Madrid et de son refus d'accorder l'indépendance à l'île²⁴.

La poussée expansionniste qui fait suite au conflit cubain donne lieu à des analyses embarrassées dont les auteurs ne peuvent se résoudre à condamner sans appel l'impérialisme américain. L'acquisition des Philippines, la « porte ouverte » en Chine et l'interventionnisme en Amérique latine sont autant d'erreurs qui, dans le fond, ont profité aux Philippines, aux Chinois, aux Latino-Américains. En présentant l'aventure coloniale comme une expérience atypique et limitée dans le temps, Julius W. Pratt avait adopté un point de vue qui, quarante ans plus tard, recueille toujours des adhésions, ne serait-ce que parce que la chronologie y dispense les États-Unis²⁵. Bemis, quant à lui, se singularise en cédant à un anticommunisme primaire, au point d'assimiler à une suite ininterrompue de bienfaits les interventions répétées de Washington en Amérique latine²⁶. En ce qui concerne l'Asie, H. Wayne Morgan est pratiquement le seul à approuver l'acquisition des Philippines²⁷. La plupart des historiens notent les vains espoirs qui furent placés dans cette prétendue clef du fabuleux marché chinois. John K. Fairbank, Charles S. Campbell, Jr., et Paul A. Varg critiquent la politique américaine dans le Céleste Empire et dénoncent son égoïsme commercial comme son

23. GRENVILLE John A. S. et YOUNG George Berkeley, *Politics, Strategy, and American Diplomacy: Studies in Foreign Policy, 1873-1917*, New Haven, Conn., Yale University Press, 1966. Bemis fut l'un des initiateurs de la fable d'un McKinley incapable de situer les Philippines, sinon même ignorant de leur existence. BEMIS, *Diplomatic History*, op. cit., p. 469.

24. LEECH Margaret, *In the Days of McKinley*, New York, Harper, 1959 ; MORGAN H. Wayne, *William McKinley and His America*, éd. rév., Kent, O., Kent State University Press, 2003 ; MAY Ernest R., *Imperial Democracy: The Emergence of America as a World Power*, New York, Harper Torchbooks, 1973 (1961) ; nouvelle édition avec une introduction (même pagination) : Chicago, Imprint Publications, 1991.

25. PRATT Julius W., *America's Colonial Experiment: How the United States Gained, Governed, and in Part Gave Away a Colonial Empire*, New York, Prentice, 1951 (1950).

26. BEMIS Samuel Flagg, *The Latin American Policy of the United States: An Historical Interpretation*, New York, Harcourt, 1943. Signalons également le point de vue voisin d'un « réaliste », quelque peu excessif par son cynisme, PERKINS Whitney T., *Denial of Empire: The United States and Its Dependencies*, Leiden, Sythoff, 1962.

27. MORGAN H. Wayne, *America's Road to Empire: The War with Spain and Overseas Expansion*, New York, Knopf, 1965.

ignorance de la culture chinoise ; mais les jugements les plus sévères portent surtout sur les actions diplomatiques qui ont pu compromettre la sécurité nationale, fût-ce à long terme, en particulier les relations avec le Japon. Selon George F. Kennan, R. G. Neale, Varg et Campbell, un désengagement relatif en Asie aurait entraîné une plus grande disponibilité en Europe et peut-être permis d'éviter le pire à partir de 1939²⁸.

La mode du réalisme diplomatique vaut à la politique rooseveltienne en Asie un regain d'intérêt et la fait bénéficier d'un préjugé favorable qui rend plus lourde la responsabilité de ses successeurs, notamment William H. Taft et Woodrow Wilson. À l'adolescent attardé, impulsif et imprévisible, popularisé par Henry Pringle²⁹, l'on substitue l'homme d'État prudent, mais ferme. John M. Blum, George E. Mowry, Raymond A. Esthus, William H. Harbaugh louent sa perspicacité, sa recherche d'un équilibre des puissances, ses égards pour le Japon³⁰. Certains, cependant, assortissent le bilan de très sérieuses réserves ; c'est le cas de Robert E. Osgood et, surtout, de Howard K. Beale, auteur d'une étude très fouillée, qui continue de faire autorité aujourd'hui³¹.

Dans le sillage de William Appleman Williams, chef de file des révisionnistes des années soixante, Walter LaFeber applique les thèses de *The Tragedy of American Diplomacy* à la poussée expansionniste de la fin du dix-neuvième siècle. L'auteur de *The New Empire* remet en cause l'interprétation traditionnelle de la naissance de l'impérialisme américain et refuse de le séparer de l'expansion continentale qui l'a précédé³². Les deux phénomènes répondent selon lui aux mêmes nécessités économiques, la surproduction incitant tout naturellement à la recherche de nouveaux marchés plutôt qu'à la réalisation de réformes structurelles. Contestant les conclusions de Pratt, LaFeber attribue aux milieux d'affaires un rôle capital dans le processus d'expansion outre-mer. Charles Vevier et Thomas J. McCormick proposent, par ailleurs, des analyses très

28. FAIRBANK John K., *The United States and China*, n^{le} éd., complètement rév. et augm., New York, Viking, 1958 (1948) ; CAMPBELL Charles S., Jr., *Special Business Interests and the Open Door Policy*, New Haven, Conn., Yale University Press, 1951 ; VARG Paul A., *Missionaries, Chinese and Diplomats: The American Protestant Missionary Movement in China, 1890-1952*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 1958 ; KENNAN George F., *American Diplomacy, 1900-1950*, Chicago, The University of Chicago Press, 1951 ; NEALE R. G., *Great Britain and United States Expansion, 1898-1900*, East Lansing, Michigan State University Press, 1966.

29. PRINGLE Henry F., *Theodore Roosevelt: A Biography*, New York : Harcourt-Harvest, 1956 (1931).

30. BLUM John M., *The Republican Roosevelt*, 2^e éd., Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1981 (1954) ; MOWRY George E., *The Era of Theodore Roosevelt and the Birth of Modern America, 1900-1912*, New York, Harper Torchbooks, 1962 (1958) ; ESTHUS Raymond A., « The Changing Concept of the Open Door, 1899-1910 », *Mississippi Valley Historical Review*, vol. 46, décembre 1959, p. 435-454 ; HARBAUGH William H., *The Life and Times of Theodore Roosevelt*, n^{le} éd. rév., New York, Oxford University Press, 1975 (1961).

31. OSGOOD Robert E., *Ideals and Self-Interest in America's Foreign Relations: The Great Transformation of the 20th Century*, Chicago, The University of Chicago Press-Phoenix Books, 1964 (1953) ; BEALE Howard K., *Theodore Roosevelt and the Rise of America to World Power*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press Paperbacks, 1984 (1956).

32. WILLIAMS William Appleman, *The Tragedy of American Diplomacy*, 2^e éd. rév. et augm., New York, Dell-Delta, 1972 (1959) ; LAFEBER Walter, *The New Empire: An Interpretation of American Expansion, 1860-1898*, Ithaca, N.Y., Cornell University Press Paperbacks, 1987 (1963).

voisines pour ce qui concerne « l'impérialisme de la porte ouverte » en Chine³³. Robert F. Smith, de son côté, peint la « diplomatie du dollar » dans les Caraïbes aux couleurs crues de l'exploitation économique, sur fond de pressions politiques³⁴.

À la même époque, la controverse s'étend à la politique étrangère du dix-neuvième siècle. La conquête du continent et, plus particulièrement, la guerre avec le Mexique sont diversement appréciées. La position des « extrémistes » de l'école du Wisconsin est renforcée par celle de réalistes comme Norman A. Graebner ou Richard Van Alstyne qui déplorent la voracité et l'hypocrisie morale des expansionnistes, mais les acceptent comme des manifestations d'un irrépensible nationalisme³⁵. Parmi les historiens orthodoxes, l'idéaliste Frederick Merk, vétéran de l'internationalisme wilsonien, ne veut voir dans les comportements impérialistes des Américains au cours du XIX^e siècle que des débordements atypiques, rejoignant paradoxalement Bemis qui, devenu ultra-conservateur, ne trouve dans l'histoire de son pays que des motifs de fierté, et présente par exemple la thèse de Monroe comme une doctrine défensive³⁶.

L'après-Vietnam

Chaque conflit produit son lot de révisions déchirantes ou de contre-réactions ; chaque génération réécrit l'histoire. La guerre du Vietnam est un jalon majeur au XX^e siècle, et les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix en subiront le contrecoup. Les révisionnistes des années soixante ont acquis droit de cité et sont même devenus tout à fait fréquentables³⁷, au point que leur respectabilité et leur notoriété ont suscité des vocations de « révisionnistes anti-révisionnistes ». Après la « nouvelle gauche », la « nouvelle droite » ; ainsi le veut le balancier de l'historiographie.

Après 1965 les clivages se précisent et les affrontements se durcissent entre orthodoxes et révisionnistes à propos du regain d'expansionnisme que connaissent les États-Unis au lendemain de la guerre de Sécession. Les historiens « orthodoxes » contestent l'impact des facteurs économiques et font valoir que les exportations américaines

33. VEVIER Charles, *The United States and China, 1906-1913: A Study of Finance and Diplomacy*, New York, Greenwood, 1968 (1955) ; McCORMICK Thomas J., « Insular Imperialism and the Open Door: The China Market and the Spanish-American War », *Pacific Historical Review*, vol. 32, mai 1963, p. 155-169.

34. SMITH Robert F., « Cuba : Laboratory for Dollar Diplomacy, 1898-1917 », *Historian*, vol. 28, n° 4, 1966, p. 586-609.

35. GRAEBNER Norman A., *Empire on the Pacific: A Study in American Continental Expansion*, Santa Barbara, Calif., ABC-Clío, 1983 (1955) ; VAN ALSTYNE Richard W., *The Rising American Empire*, New York, Oxford University Press, 1960.

36. MERK Frederick, *Manifest Destiny and Mission in American History: A Reinterpretation*, New York, Knopf and Random-Vintage Books, 1966 (1963) ; BEMIS Samuel Flagg, *John Quincy Adams and the Foundations of American Foreign Policy*, New York, Knopf, 1949. Sur l'historiographie de l'expansion continentale entre 1939 et 1965, voir COMBS, *op. cit.*, p. 282-297.

37. La carrière et le cheminement de William Appleman Williams, de l'exclusion à la notoriété, en sont l'illustration. Cf. GARDNER Lloyd C., *Redefining the Past: Essays in Honor of William Appleman Williams*, Corvallis, Oregon State University Press, 1986. Sur la recherche en histoire diplomatique américaine aux États-Unis de 1965 à la fin des années soixante-dix, voir COMBS, *op. cit.*, p. 299-383.

sont à ce moment-là essentiellement agricoles. William Appleman Williams s'efforce alors de démontrer la part prise par les fermiers dans les orientations impérialistes de cette époque³⁸. Lorsque Paul A. Varg souligne la vacuité du mirage asiatique, Thomas J. McCormick rétorque que le rêve pouvait être aussi déterminant que la réalité et que la perspective d'un nouveau marché, fût-il infime, pouvait influencer une politique étrangère, surtout si les hommes d'affaires concernés, même minoritaires, avaient l'oreille du pouvoir³⁹. Les orthodoxes finissent par se rallier, avec des nuances, au déterminisme économique de même qu'ils en viennent à condamner l'ethnocentrisme méprisant et agressif dont l'impérialisme américain s'est accompagné tant à l'intérieur du continent qu'au dehors⁴⁰.

La guerre hispano-américaine revient au cœur du débat. Accident de l'histoire ou manœuvre impérialiste? Chaque camp accumule les preuves à l'appui de sa thèse. McCormick et Philip S. Foner croient discerner un dessein là où Göran Rystad, Charles S. Campbell, Robert L. Beisner, Gerald F. Linderman ou Ernest R. May ne voient qu'un concours de circonstances⁴¹. Au contraire des orthodoxes, les révisionnistes soulignent la permanence de l'impérialisme dans l'histoire américaine et, persuadés de l'existence d'un consensus au tournant du siècle, dépeignent les anti-expansionnistes de 1898 comme les champions d'un empire « informel », moins coûteux que des colonies, et les initiateurs d'un débat portant sur les moyens employés et non sur la fin recherchée⁴².

38. WILLIAMS William Appleman, *The Roots of the Modern American Empire: A Study of the Growth and Shaping of Social Consciousness in a Marketplace Society*, New York, Random-Vintage, 1970 (1969).

39. VARG Paul A., *The Making of a Myth : The United States and China, 1879-1912*, East Lansing, Michigan State University Press, 1968; MCCORMICK Thomas J., *China Market: America's Quest for Informal Empire, 1893-1901*, Chicago, Quadrangle, 1967.

40. Cf. HEALY David, *U.S. Expansionism: The Imperialist Urge in the 1890's*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1970; BEISNER Robert L., *From the Old Diplomacy to the New, 1865-1900*, Arlington Heights, Ill., Harlan Davidson, 1986 (1975); CAMPBELL Charles S., *The Transformation of American Foreign Relations, 1865-1900*, New York, Harper, 1976.

41. MCCORMICK, *China Market*, op. cit.; FONER Philip S., *The Spanish-Cuban-American War and the Birth of American Imperialism, 1895-1902*, 2 vol., New York, Monthly Review Press, 1972; RYSTAD Göran, *Ambiguous Imperialism: American Foreign Policy and Domestic Politics at the Turn of the Century*, Lund, Esselte Studium, 1975; CAMPBELL, *The Transformation of American Foreign Relations*, op. cit.; BEISNER, *Old Diplomacy to the New*, op. cit.; LINDERMAN Gerald F., *The Mirror of War: American Society and the Spanish-American War*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1974; MAY Ernest R., *American Imperialism: A Speculative Essay*, New York, Atheneum, 1968.

42. Le point de vue « orthodoxe » est exposé notamment dans TOMPKINS E. Berkeley, *Anti-Imperialism in the United States: The Great Debate, 1890-1920*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1972 (1970), et SCHIRMER Daniel B., *Republic or Empire: American Resistance to the Philippine War*, Cambridge, Mass., Schenkman, 1972. L'on trouve une analyse plus nuancée dans BEISNER Robert L., *Twelve Against Empire: The Anti-Imperialists, 1898-1900*, New York, McGraw, 1968. La thèse « révisionniste » de la continuité impérialiste et la démythification de l'anti-impérialisme, esquissées dans WILLIAMS, *Tragedy of American Diplomacy*, op. cit., réapparaissent, entre autres, dans les travaux très documentés de POMEROY William J., *American Neo-Colonialism: Its Emergence in the Philippines and Asia*, New York, International Publishers, 1970, et de WELCH Richard E., Jr., *Response to Imperialism: The United States and the Philippine-American War, 1899-1902*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1987 (1979). Les présupposés raciaux des impérialistes comme des anti-impérialistes sont examinés par WESTON Rubin F., *Racism in U.S. Imperialism: The Influence of Racial Assumptions on American Foreign Policy, 1893-1946*, Columbia, University of South Carolina Press, 1972.

L'hégémonie des États-Unis en Amérique latine trouve de plus en plus de censeurs parmi les historiens traditionalistes, même si ceux-ci blâment davantage l'interventionnisme militaire que la domination économique et tolèrent l'activisme lorsqu'il est motivé par la défense d'intérêts stratégiques⁴³. Il en va de même de l'engagement américain en Asie depuis le tournant du siècle. Tous les spécialistes ne souscrivent pas aux jugements sévères des révisionnistes, mais une majorité d'entre eux s'accordent pour rendre la politique de la « porte ouverte », telle que la pratiquèrent les successeurs de Théodore Roosevelt, responsable du conflit avec le Japon⁴⁴. Par contre, l'unanimité se fait pour regretter la méconnaissance des réalités chinoises et l'exploitation éhontée du Céleste Empire.

Les années Reagan

Pendant les années quatre-vingt le terrain historiographique va être occupé par une forme d'orthodoxie conservatrice dont les adeptes, souvent brillants historiens, pratiquent gaillardement la provocation bibliographique. Dans un système où la notoriété peut rapporter gros, l'universitaire américain a tout intérêt à forcer le trait et à frapper fort pour se faire remarquer ; il peut aussi régler quelques comptes au passage et placer quelques pierres dans le jardin de ses confrères. Étriller pour briller... Ce nouveau révisionnisme fait une apparition remarquée en 1978 avec l'article de James A. Field, Jr., publié dans le forum de la *American Historical Review*, « American Imperialism: The Worst Chapter in Almost Any Book⁴⁵ ». Field, qui persifle ce « pire chapitre » dans presque tous les manuels consacrés à la politique étrangère des États-Unis, entreprend de réfuter une vision conventionnelle et caricaturale de l'impérialisme américain à la fin du XIX^e siècle. Cinquante ans de recherche historique auraient abouti à une interprétation éclectique, empruntant à toutes les écoles ; chaque génération

43. Cf. COMBS, *op. cit.*, p. 373-375. Voir par exemple LANGLEY Lester D., *Struggle for the American Mediterranean: United States-European Rivalry in the Gulf-Caribbean, 1776-1904*, Athens, University of Georgia Press, 1976, et *The United States and the Caribbean, 1900-1970*, Athens, University of Georgia Press, 1980. Fait exception MILLETT Alan R., *The Politics of Intervention: The Military Occupation of Cuba, 1906-1909*, Columbus, Ohio State University Press, 1968), qui approuve l'interventionnisme américain à Cuba.

44. Cf. COMBS, *op. cit.* p. 375-378. Notons, parmi les révisionnistes, McCORMICK, *China Market op. cit.* ; FONER, *Spanish-Cuban-American War, op. cit.* ; ISRAEL JETTY, *Progressivism and the Open Door, 1905-1921*, Pittsburgh, Pa., University of Pittsburgh Press, 1971. Les traditionalistes, pour la plupart, adoptent l'optique « réaliste » de ESTHUS Raymond A., *Theodore Roosevelt and Japan*, Seattle, University of Washington Press, 1967 (1966), et *Theodore Roosevelt and the International Rivalries*, Claremont, Calif., Regina Books, 1982 (1970) ; NEU Charles E., *An Uncertain Friendship: Theodore Roosevelt and Japan*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1967 ; IRIYE Akira, *Across the Pacific: An Inner History of American-East Asian Relations*, New York, Harcourt, 1967, et *Pacific Estrangement: Japanese and American Expansion, 1897-1911*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1972, et estiment que les États-Unis auraient dû éviter tout conflit d'intérêts avec le Japon. Quelques-uns, dont VARG, *The Making of a Myth: The United States and China, op. cit.*, pensent que les risques de guerre avec l'Empire nippon dépendaient non point de la politique américaine en Asie, mais de paramètres européens.

45. FIELD James A., Jr., « American Imperialism: The Worst Chapter in Almost Any Book », *American Historical Review*, vol. 83, juin 1978, p. 644-683.

ayant apporté sa pierre, l'édifice, selon Field, présente une architecture tourmentée dans laquelle l'œil exercé peut reconnaître la structure originelle due à Julius W. Pratt. Curieusement, les premiers cités appartiennent principalement à l'école révisionniste du Wisconsin, William A. Williams, Walter LaFeber, Thomas J. McCormick, auxquels l'auteur semble reprocher de « voir le passé à travers le prisme du présent » et d'y détecter de « fausses continuités⁴⁶ ». Les déficiences de l'historiographie des années 1890 sont au nombre de cinq selon lui : l'approche est « trop rationnelle » ; le tableau proposé est simpliste ; l'analyse pêche par ethnocentrisme ; les paramètres tels que le temps, les distances, les coûts ou les possibilités technologiques ne sont guère pris en compte ; les problèmes sont mal posés⁴⁷.

James A. Field, Jr., propose naturellement un autre point de vue sur ces années cruciales ; ses arguments peuvent se résumer ainsi :

« Les idéologues de l'expansionnisme néo-darwinien (John Fiske, Josiah Strong, Alfred T. Mahan, Brooks Adams), d'ailleurs fort peu nombreux, n'ont guère eu d'impact sur l'opinion et sont en fait cités sélectivement et abusivement par des historiens qui, la plupart du temps, ne les ont pas lus. Les prétendus impérialistes ne sont jamais identifiés (personnalités influentes, groupes de pression), et pour cause. L'incantation ("les impérialistes", "le peuple américain") se substitue à la démonstration. Le programme naval des États-Unis était purement défensif ; la Marine recherchait seulement des dépôts d'approvisionnement en charbon, et non des bases, et avec moins d'insistance qu'elle ne l'avait fait dans les années 1840 et 1850. C'est l'Atlantique qui était prioritaire, aux plans naval et commercial, et non le Pacifique. Les incidents militaires et diplomatiques des années 1880 et 1890 eurent lieu sous la présidence de "l'anti-impérialiste Cleveland". L'interventionnisme relevait essentiellement de préoccupations stratégiques liées à une menace européenne réelle ou supposée. Il faut prendre en compte la révolution des communications, notamment l'importance des câbles sous-marins, par exemple James A. Scrymser et sa International Ocean Telegraph Company, dont l'absence est significative dans les livres sur le "nouvel empire"⁴⁸. »

La digression sur les effets du progrès technologique pourrait apparaître comme un utile approfondissement du contexte ; elle n'a, en fait, d'autre objet que de démontrer l'aptitude de l'auteur à jouer le jeu des déterministes qu'il raille. Au total, Field aime à croire que les accidents de l'histoire peuvent modifier radicalement le destin des nations et se livre volontiers à ce petit exercice intellectuel que nous affectionnons tous : la réécriture du passé avec des « si⁴⁹ ». Étonnons-nous qu'il manque à sa liste une supposition qui, pourtant, avait tout pour le séduire. Et si Roosevelt n'était pas devenu, accidentellement, le vingt-sixième président des États-Unis en 1901 ?...

Si l'on en croit Field, donc, la guerre hispano-américaine n'aurait pas éclaté sans l'explosion du *Maine* et l'« impérialisme » n'aurait jamais vu le jour sans la victoire de

46. *Ibid.*, p. 645.

47. *Ibid.*, p. 645-646.

48. *Ibid.*, p. 645-668. L'« essai » de Field est suivi des commentaires – désapprobateurs – de Walter LaFeber (p. 669-672) et Robert L. Beisner (p. 672-678). L'auteur a le dernier mot (p. 679-683).

49. *Ibid.*, p. 668.

Dewey⁵⁰. Field refait tout bonnement du Bemis, au mépris de quelque quarante ans de développements historiographiques, et pratique un révisionnisme passéiste dont les sources mêmes trahissent les limites.

Mais de quel impérialisme s'agit-il? Field ne le précise pas, alors que les historiens qu'il attaque (Williams, LaFeber, McCormick, essentiellement) ont au moins le mérite de cette précision sémantique qu'il leur dénie⁵¹. D'ailleurs, Field apporte involontairement de l'eau à leur moulin puisqu'il reconnaît la finalité « policière » de la « nouvelle flotte » dans l'« hémisphère », la crainte d'une hégémonie commerciale de l'Europe aux Amériques, ainsi que le désir des États-Unis de contrôler les approches du futur canal interocéanique, les bases navales des Caraïbes et les îles Hawaiï⁵². Il feint de croire à une interprétation univoque du concept d'impérialisme alors que celui-ci continue d'opposer les adeptes d'un colonialisme atypique, comme Beisner, May ou A. E. Campbell, et les tenants d'un « impérialisme de la porte ouverte » (l'école du Wisconsin)⁵³. On notera au passage quelques inexactitudes; personne ne considère la flotte américaine des années 1890 comme une « flotte puissante », ni ne conteste que le racisme existait avant la vogue de l'« anglo-saxonisme »; les Espagnols qui toute façon restaient de maîtres de la ville de Manille ne privèrent pas Dewey des services du câble Manille-Hong Kong, et c'est l'amiral américain qui fit délibérément sectionner le câble par le *Zafiro* pour empêcher la diffusion de nouvelles fantaisistes sur sa victoire, puis dépêcha le *McCulloch* à Hong Kong pour qu'il télégraphie à Washington un rapport circonstancié⁵⁴.

Au milieu des années quatre-vingt, Richard H. Collin se livre à une attaque en règle contre « la légende de l'impérialisme », dans *Theodore Roosevelt, Culture, Diplomacy, and Expansion: A New View of American Imperialism*, dont on peut déplorer également qu'elle ne s'accompagne pas de quelques précisions terminologiques⁵⁵. Collin renvoie pourtant le lecteur à de bonnes sources sur ce point (notamment Richard Koebner et Helmut D. Schmidt, *Imperialism: The Story and Significance of a Political Word*, et Wolfgang J. Mommsen, *Theories of Imperialism*)⁵⁶. À l'en croire, ni les États-Unis du début du siècle ni leur vingt-sixième président n'ont été le moins du monde impérialistes. Cette accusation non fondée, complaisamment répandue par une certaine presse de l'époque, puis par des générations d'historiens partiaux, relève du mythe et de la caricature. Collin ne veut voir dans l'Amérique de Théodore Roosevelt que l'éclosion d'un

50. *Ibid.*, p. 645, p. 665.

51. *Ibid.*, p. 651.

52. *Ibid.*, p. 652, p. 654-656, p. 657-658.

53. Cf. FIELD, art. cit., p. 645-646, p. 651, n. 21; BEISNER, *Old Diplomacy to the New*, op. cit.; MAX, *Imperialism*, op. cit. La thèse d'une expansion coloniale limitée dans le temps et atypique est partagée par l'historien britannique Alexander E. Campbell. Cf. CAMPBELL (dir.), *Expansion and Imperialism*, New York, Harper, 1970; CAMPBELL, « Expansion and Imperialism », in Serge RICARD et James BOLNER (dir.), *La République impérialiste : l'expansionnisme et la politique extérieure des États-Unis, 1885-1909*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 1987, p. 215-231.

54. Cf. FIELD, art. cit., p. 648-649, p. 653-654, p. 654, n. 28, p. 666, n. 53; DEWEY George, *Autobiography of George Dewey*, Admiral of the Navy, New York, Scribner's, 1913, p. 225, p. 227.

55. COLLIN Richard H., *Theodore Roosevelt, Culture, Diplomacy, and Expansion: A New View of American Imperialism*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1985.

56. Voir *supra*.

puissant nationalisme culturel, opportunément incarné par un aristocrate, diplomate aisé et fin lettré. Certes, l'auteur privilégie, non sans succès, une dimension souvent négligée de l'expansionnisme américain, mais son parti pris anti-révisionniste l'égare au point qu'il conteste l'existence de facteurs économiques, ou idéologiques, et ne retient que les motivations stratégiques et un généreux messianisme démocratique. Avec cette réhabilitation d'un interventionnisme prétendument au-dessus de tout soupçon, l'hagiographie rooseveltienne fait un retour en force et nous ramène à l'idolâtrie des trois premières décennies du siècle, notamment après son décès en 1919⁵⁷.

La guerre hispano-américaine, la pacification des Philippines ou l'intervention à Saint-Domingue, pour ne citer que trois exemples significatifs, sont présentés comme autant d'actions philanthropiques accomplies par une Amérique débordante de générosité⁵⁸. Que répondre quand l'acte de foi se substitue à l'analyse historique ? L'impérialisme, une fois de plus, est exempté de définition. Sans doute l'auteur ne voit-il guère la nécessité de définir une réalité moribonde puisqu'au tournant du siècle selon lui « l'impérialisme était en train de mourir de mort naturelle⁵⁹ ». Il est dommage que Richard H. Collin ne suive pas ses sources jusqu'au bout et néglige les changements de sens et d'emploi de ce mot controversé. Koebner et Schmidt, dont il recommande chaudement la lecture⁶⁰, soulignent qu'en 1898-1900 l'impérialisme en Amérique était synonyme d'extension outre-mer de l'influence politique des États-Unis, qu'il recouvrait la quête de colonies et l'aspiration à un statut de puissance mondiale ; ils notent, par ailleurs, qu'en présentant la Grande Guerre comme un combat contre l'impérialisme, Woodrow Wilson recourait à un langage évoquant la campagne de 1900⁶¹.

À défaut de définir sa terminologie, Collin se définit lui-même en contestant l'existence d'une forme quelconque d'impérialisme, de quelque nature qu'elle soit – économique, politique, militaire. Ses dénégations, son insistance sur les nécessités stratégiques et sur les déséquilibres culturels entre nations évoluées et peuples sous-développés, son postulat d'un inévitable devoir de civilisation, le désignent comme l'un de ces « objectivistes » dont Mommsen remarque la propension à faire l'apologie des expansionnismes occidentaux⁶².

57. Le livre de Collin est un stupéfiant tissu de contre-vérités, d'où les contradictions – vérités involontaires! – ne sont d'ailleurs pas absentes :

« L'ordre adressé par Théodore Roosevelt au commodore Dewey ne fut pas un innocent malentendu. Roosevelt et le gouvernement américain préparaient effectivement la flotte du Pacifique pour un affrontement naval » (p. 109) [...] « Théodore Roosevelt était connu pour être partisan de l'expansion » (p. 119) [...] « La plupart des hommes d'affaires ne voulaient surtout pas de l'octroi à Cuba d'une liberté totale de peur que les Cubains ne s'emparent des biens américains ou, ce qui serait tout aussi coûteux, que les révolutionnaires prennent le contrôle des relations commerciales entre les États-Unis et Cuba » (p. 136-137).

Pareilles affirmations ne manquent pas de sel sous la plume d'un auteur qui entend détruire deux fables à la fois, l'impérialisme et son contraire, comme si la démythification de l'anti-impérialisme – « les anti-impérialistes qui s'opposaient à l'expansion étaient simplement racistes » (p. 140) ; leur impact a été « grandement surestimé » (p. 146) – devait automatiquement entraîner celle de l'impérialisme.

58. COLLIN, *op. cit.*, p. 104-134, p. 135-153, p. 140, p. 188.

59. *Ibid.*, p. 4.

60. *Ibid.*, p. 199.

61. KOEBNER et SCHMIDT, *Imperialism: The Story and Significance of a Political Word*, *op. cit.*, p. 236, p. 242.

62. MOMMSEN, *Theories of Imperialism*, *op. cit.*, p. 78, p. 76-81.

Cinq ans plus tard, il poursuit son approche « objectiviste » avec *Theodore Roosevelt's Caribbean*⁶³, mais de façon plus subtile, dans un ouvrage extrêmement documenté et digne d'éloges qui examine avec minutie et de manière exhaustive la diplomatie de Théodore Roosevelt dans les Caraïbes. L'interprétation, au-delà de sources inattaquables, reflète les préjugés de Collin et à ce titre est contestable. Selon sa thèse, les États-Unis ne pouvaient manquer de dominer leurs voisins du Sud parce qu'ils étaient une nation moderne et dynamique quand les républiques sud-américaines étaient encore paralysées par leur arriération quasi médiévale. En d'autres termes, ce que de nombreux historiens prennent à tort pour de l'impérialisme incarnait tout simplement la modernité, avec d'un côté l'« anglo-saxonisme », le protestantisme, la démocratie, l'ordre et l'efficacité, et de l'autre la latinité, le catholicisme, la dictature, l'anarchie et l'incompétence. Les tensions entre l'Amérique latine et les États-Unis étaient dues en fait non point à l'interventionnisme de ces derniers, mais à un conflit de cultures. Le malentendu entre Bogotá et Washington à propos du projet de canal isthmique était bel et bien culturel ; en particulier l'insistance absurde des Colombiens sur les questions de souveraineté trahissait leur conception archaïque du droit international. Le point de vue de Collin ressemble à s'y méprendre à celui de Roosevelt, au point d'épouser ses justifications moralisantes et l'ethnocentrisme de ses présupposés culturels.

Oscillant entre les deux extrêmes de l'iconoclastie et de l'hagiographie, le balancier de l'historiographie rooseveltienne marque alors le retour de l'orthodoxie. S'en trouve valorisée, par contraste, l'approche diplomatique classique de Frederick W. Marks, le premier historien américain après Howard K. Beale qui ait entrepris une étude sérieuse et documentée de la politique étrangère du vingt-sixième président des États-Unis. La démarche est sans ambiguïté, qu'on approuve ou non les conclusions auxquelles elle mène⁶⁴. Marks remet Théodore Roosevelt en contexte, s'efforçant de ne pas examiner le passé « à travers le prisme du présent⁶⁵ » : patriotisme, héroïsme, sens de l'honneur, courtoisie, pudeur, hérités du victorianisme, sont mis au crédit du diplomate responsable, prudent et avisé, comme de l'administrateur efficace. Ainsi sont gommés, à juste titre, les traits caricaturaux colportés par la légende. Appuyée sur les archives de cinq pays, la démonstration est impressionnante ; en ressort la description d'une politique cohérente, que Marks exonère toutefois de tout péché impérialiste. On est loin du portrait peu flatteur que trace Frank Ninkovich de celui dont la réputation de « premier homme d'État américain moderne » repose sur « un style diplomatique machiste », un président « archaïque » avec une « sensibilité géostratégique datant du XIX^e siècle⁶⁶ ».

63. COLLIN Richard H., *Theodore Roosevelt's Caribbean: The Panama Canal, the Monroe Doctrine, and the Latin American Context*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1990.

64. MARKS III Frederick W., *Velvet on Iron: The Diplomacy of Theodore Roosevelt*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1979.

65. Cf. FIELD, art. cit., p. 645.

66. NINKOVICH Frank, « Theodore Roosevelt: Civilization as Ideology », *Diplomatic History*, vol. 10, été 1986, p. 221, p. 222, p. 231, p. 244.

Cela dit, l'œuvre de Howard K. Beale, plus d'un demi-siècle après sa publication, n'en garde que plus toute sa pertinence, sa perspicacité et sa fraîcheur de ton⁶⁷. L'impérialisme de Roosevelt n'était pas foncièrement généreux, son corollaire était bel et bien une perversion de la doctrine de Monroe, sa diplomatie trahissait maints aspects idéologiques contestables. La sagacité du vingt-sixième président, tant vantée aujourd'hui, n'eut peut-être d'égal que son aveuglement. Le salubre esprit critique dont Beale sait faire preuve l'a semble-t-il rendu inclassable. Cette constatation de Jerald A. Combs est sans doute le plus bel hommage que l'on puisse décerner à un historien qui n'a eu à ce jour que trop peu d'émules⁶⁸.

Les années quatre-vingt-dix et l'après-11 septembre

Le syndrome impérialiste des États-Unis qui en de nombreux aspects revêt la forme d'un messianisme impénitent trouve dès l'indépendance un terrain propice dans le postulat de l'« exceptionnalisme » et dans l'isolement géographique. Peuple élu, hérauts du républicanisme quand le centre géopolitique du monde se situe dans l'Europe monarchiste, les Américains savourent pendant plus d'un siècle les privilèges de l'unicité et de l'innocence, loin du bruit et de la fureur des despotismes et des guerres. Ils prétendent se garder de toute contamination. Les conseils contenus dans le message d'adieu de George Washington et les préceptes de James Monroe servent de couverture à cette pureté originelle. L'isolement prend fin avec l'aventure coloniale de 1898, mais peu d'hommes d'État en prennent conscience; l'isolationnisme survit encore trois décennies, mythification par la classe politique d'une réalité dépassée, manifestation d'irréalisme diplomatique à laquelle l'opinion américaine et certains de ses représentants sont encore parfois sujets aujourd'hui.

Selon Denise Artaud qui rejoint sur ce point maints historiens, « le wilsonisme marque une césure dans les relations internationales⁶⁹ ». Nombre d'entre eux voit dans cette tentative d'instaurer un nouvel ordre mondial l'acte de naissance du *leadership* américain. Pour cette raison la vingt-huitième présidence est souvent choisie comme point de départ dans les études de politique étrangère ou les travaux sur les relations internationales⁷⁰. Un siècle plus tard, on ne compte plus les exégètes et les laudateurs du wilsonisme⁷¹. Il est vrai qu'avec l'entrée en guerre des États-Unis aux côtés des Alliés

67. BEALE Howard K., *Theodore Roosevelt and the Rise of America to World Power*, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1956.

68. COMBS, *op. cit.*, p. 278.

69. ARTAUD Denise, *La Fin de l'innocence : les États-Unis de Wilson à Reagan*, Paris, Armand Colin, 1985, p. 8.

70. Cf. DUROSELLE Jean-Baptiste, *De Wilson à Roosevelt : politique extérieure des États-Unis, 1913-1945*, Paris, Armand Colin, 1960; NOUAILHAT Yves-Henri, *Les États-Unis : l'avènement d'une puissance mondiale, 1898-1933*, Publications de l'université de Paris I, Panthéon-Sorbonne, Paris, Éditions Richelieu, 1973; GRAEBNER Norman A., *America as a World Power: A Realist Appraisal from Wilson to Reagan*, Wilmington, Del., Scholarly Resources, 1984.

71. Voir notamment AMBROSIUS Lloyd E., *Wilsonianism: Woodrow Wilson and His Legacy in American Foreign Relations*, New York, Palgrave Macmillan, 2002; AMBROSIUS, *Wilsonian Statecraft: Theory and Practice of Liberal Internationalism during World War I*, Wilmington, Del., SR Books, 1991; AMBROSIUS, *Woodrow*

se produit un ralliement spectaculaire des Américains à l'internationalisme, suivi d'une répudiation dès l'armistice signé. Le rejet du traité de Versailles est souvent apparu comme la dernière victoire importante des isolationnistes. À vrai dire, la cuisante défaite de Woodrow Wilson en 1919-1920 consomme surtout une rupture dans les rangs internationalistes entre deux courants incarnés respectivement par le sénateur Lodge et l'hôte de la Maison-Blanche : les réalistes et les utopistes, pour reprendre l'intéressante classification de Robert E. Osgood⁷².

Une ombre planera sur ces dramatiques débats, celle de Théodore Roosevelt, mort le 6 janvier 1919, dont l'ami de toujours, Henry Cabot Lodge, son alter ego en politique étrangère, poursuit le combat posthume. L'engagement internationaliste du président Wilson à Versailles, le rôle qu'il joua dans la conception de la Société des Nations, première tentative sérieuse d'instaurer un ordre mondial garanti par une instance reconnue, ne doivent pas occulter les aspects novateurs de la diplomatie rooseveltienne de 1901 à 1909, ni les thèses que défendit le vingt-sixième président pendant trente-sept ans de vie publique, de 1881 à 1918. On a trop tendance à oublier que Théodore Roosevelt fut un précurseur de l'internationalisme, l'un des tout premiers à prendre conscience du caractère global de la sécurité des États-Unis quand la grande majorité de ses contemporains voyaient dans l'isolement une panacée. Convaincu que cette sécurité passait par la préservation d'un équilibre des impérialismes, notamment dans certains points chauds du globe, en Asie, en Afrique ou aux Amériques, il œuvra sans relâche – souvent avec doigté, nonobstant la légende – au maintien de la paix. Adeptes d'un internationalisme réaliste, il connut plusieurs succès diplomatiques, dont le plus éclatant, à Portsmouth, fut couronné par le prix Nobel de la paix en 1906 – savoureux pied de nez aux pacifistes utopistes qu'il exérait, et qui le lui rendaient bien. Son approche, qui faisait de la force le garant de la paix, était certes aux antipodes de l'idéalisme wilsonien, qui s'en remettait au pouvoir dissuasif des grands principes⁷³. Longtemps on a plus facilement retenu de

Wilson and the American Diplomatic Tradition: The Treaty Fight in Perspective, Cambridge, Cambridge University Press, 1987; CALHOUN Frederick S., *Power and Principle: Armed Intervention in Wilsonian Foreign Policy*, Kent, O., Kent State University Press, 1986; CLEMENTS Kendrick A., *The Presidency of Woodrow Wilson*, Lawrence, University Press of Kansas, 1992; CLEMENTS, *Woodrow Wilson, World Statesman*, éd. rév., Chicago, I.R. Dee, 1999 (1987); COOPER John Milton, Jr., *Woodrow Wilson: A Biography*, New York, Alfred A. Knopf, 2009; COOPER, *Breaking the Heart of the World: Woodrow Wilson and the Fight for the League of Nations*, New York, Cambridge University Press, 2001; FERRELL Robert H., *Woodrow Wilson and World War I, 1917-1921*, New York, Harper & Row, 1985; KENNEDY Ross A., *The Will to Believe: Woodrow Wilson, World War I, and America's Strategy for Peace and Security*, Kent, O., Kent State University Press, 2009; KNOCK Thomas J., *To End All Wars: Woodrow Wilson and the Quest for a New World Order*, New York, Oxford University Press, 1992; MANELA Erez, *The Wilsonian Moment: Self-Determination and the International Origins of Anticolonial Nationalism*, New York, Oxford University Press, 2007.

72. OSGOOD, *Ideals and Self-Interest*, op. cit., p. 7-10. Sur les conceptions antagonistes de l'internationalisme qu'incarnaient respectivement Henry Cabot Lodge et Woodrow Wilson, voir la remarquable étude de WIDENOR William C., *Henry Cabot Lodge and the Search for an American Foreign Policy*, Berkeley, University of California Press, 1983 (1980), notamment chap. VIII, p. 300-348.

73. Cf. KENNAN George F., *American Diplomacy*, op. cit., p. 5-8; BEALE, *Theodore Roosevelt*, op. cit., chap. v et VI, p. 253-447; WIDENOR, *Henry Cabot Lodge*, op. cit., chap. v, p. 171-220; BLUM John M., *Woodrow Wilson and the Politics of Morality*, Boston, Little, 1956; LINK Arthur S., *Woodrow Wilson and the Progressive Era, 1910-1917*, New York, Harper Torchbooks, 1963 (1954), p. 81-106; LINK, *Wilson the Diplomatist*:

Théodore Roosevelt ses choix impérialistes – souvent occultés ou excusés – et la vigueur avec laquelle il les défendit. En cela il fut aussi un précurseur⁷⁴. Dans maints travaux consacrés au vingt-sixième président le « gros bâton » éclipse plus d'une fois le prix Nobel de la paix, l'impérialiste belliqueux s'impose contre le diplomate réaliste, habile et pondéré. Rien d'étonnant à cela : au tournant du siècle, Roosevelt, de par son rôle politique, fut sans doute le champion le plus efficace de l'expansionnisme américain, l'acteur le plus remarquable d'un épisode crucial de l'histoire des États-Unis. Néanmoins, le projecteur de la recherche s'est aussi braqué sur l'action du diplomate et a permis d'en éclairer les aspects les moins connus. Il en a résulté une réévaluation de sa personnalité et de son bilan qui se poursuit aujourd'hui ; l'homme d'État est apparu plus calme et plus avisé qu'on ne le pensait, et sa politique moins contestable et moins négative qu'on ne le disait. Et il a été fait justice du soupçon d'irresponsabilité⁷⁵. Depuis vingt ans, dans la lignée de William Harbaugh, l'historiographie en a fait une icône et un modèle, voire une source d'inspiration, en raison notamment de l'intérêt qu'il suscite dans la mouvance néo-conservatrice⁷⁶. Par contraste avec les errements et les maladresses de certains de ses successeurs, son professionnalisme, sa vision cohérente et informée du monde dans lequel les Américains vivaient, sa maîtrise des relations internationales et sa contribution au maintien de la paix sont aujourd'hui loués par de nombreux historiens et politologues⁷⁷. Il faut ajouter que la

A Look at His Major Foreign Policies, New York, Franklin Watts-New Viewpoints, 1974 (1957), p. 3-29 ; LINK (dir.), *Woodrow Wilson and a Revolutionary World, 1913-1921*, Chapel Hill, N.C., The University of North Carolina Press, 1982 ; AMBROSIUS Lloyd E., *Woodrow Wilson and the American Diplomatic Tradition*, op. cit. ; AMBROSIUS, « Woodrow Wilson and World War I », in Robert D. SCHULZINGER (dir.), *A Companion to American Foreign Relations*, Malden, Mass., Blackwell, 2006 (2003), p. 149-167.

74. Voir RICARD, *Théodore Roosevelt et la justification de l'impérialisme*, op. cit., qui accorde une large place à la théorisation impérialiste du vingt-sixième président, à la différence de nombreux historiens américains.
75. Cf. BLUM, *The Republican Roosevelt* ; BEALE, *Theodore Roosevelt* ; MOWRY, *The Era of Theodore Roosevelt*, op. cit. ; ESTHUS, *Roosevelt and Japan*, op. cit. ; NEU, *An Uncertain Friendship*, op. cit. ; PERKINS Bradford, *The Great Rapprochement: England and the United States, 1895-1914*, New York, Atheneum, 1968 ; VARG, *The Making of a Myth: The United States and China*, op. cit. ; MILLETT, *The Politics of Intervention* op. cit. ; BURTON David H., *Theodore Roosevelt: Confident Imperialist*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1968 ; TRANI Eugene P., *The Treaty of Portsmouth: An Adventure in American Diplomacy*, Lexington, University of Kentucky Press, 1969 ; CHESSMAN G. Wallace, *Theodore Roosevelt and the Politics of Power*, Boston, Little, 1969 ; ALFONSO Oscar M., *Theodore Roosevelt and the Philippines*, Quezon City, University of the Philippines Press, 1970 ; ESTHUS, *International Rivalries*, op. cit. ; HARBAUGH, *The Life and Times of TR*, op. cit. ; MCKEE Delber L., *Chinese Exclusion versus the Open Door Policy, 1900-1906: Clashes over China Policy in the Roosevelt Era*, Detroit, Wayne State University, 1977 ; MCCULLOUGH David, *The Path between the Seas: The Creation of the Panama Canal, 1870-1914*, New York, Simon & Schuster, 1977 ; MARKS, *Velvet on Iron*, op. cit. ; WELCH, *Response to Imperialism*, op. cit. ; DYER Thomas G., *Theodore Roosevelt and the Idea of Race*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1980 ; COLLIN, *Theodore Roosevelt*, op. cit. On pourrait également mentionner quantité d'articles sur la praxis rooseveltienne, dont on trouvera la liste dans la bibliographie qui clôt cette étude.
76. JUDIS John B., *The Folly of Empire: What George W. Bush Could Learn from Theodore Roosevelt and Woodrow Wilson*, New York, A Lisa Drew Book/Scribner, 2004, p. 8, p. 169, note l'admiration des néo-conservateurs aujourd'hui pour le Théodore Roosevelt du tournant du XIX^e siècle, devenu leur héros. Voir aussi VAÏSSE Justin, *Histoire du néoconservatisme aux États-Unis*, Paris, Odile Jacob, 2008, et *Neoconservatism: The Biography of a Movement*, Cambridge, Mass, Harvard University Press, 2010.
77. HARBAUGH William H., *Power and Responsibility: The Life and Times of Theodore Roosevelt*, n^{lle} éd. rév., réimp., Newtown, Conn., American Political Biography Press, 1997 (1961, 1963, 1975) ; MILLER

guerre du Golfe et les guerres en Bosnie, Iraq et Afghanistan, ainsi que l'unilatéralisme et ses relents impérialistes, ont suscité à un siècle de distance de peu flatteuses comparaisons avec le médiateur de Portsmouth. Si bien que sur la scène politique les arrière-pensées électoralistes n'ont pas été absentes chez les républicains comme chez les démocrates qui se sont tous réclamés de l'héritage de Théodore Roosevelt⁷⁸.

Théodore Roosevelt : Jekyll ou Hyde ?

Si le dualisme de la diplomatie rooseveltienne apparaît de façon plus ou moins marquée dans toutes les études de la vingt-sixième présidence, le problème posé par cette ambivalence est le plus souvent escamoté. On peut estimer que le savoir-faire du diplomate ni n'efface ni même n'atténue sa conception impérialiste des relations internationales et, notamment, des « devoirs » des États-Unis dans le monde ; il atteste simplement la diversité des moyens employés par Roosevelt pour parvenir à ses fins. Le prix Nobel de la paix fut également l'« acquéreur » de la zone du canal de Panama, à l'issue de l'épisode de politique étrangère le plus controversé peut-être de l'histoire des États-Unis, et l'auteur d'un « corollaire » à la doctrine de Monroe qui explicita la mission de Washington dans l'hémisphère occidental.

Par suite d'un phénomène de balancier très fréquent en recherche historique, le vingt-sixième président se trouve aujourd'hui paré de toutes les vertus, au point que son credo expansionniste et sa politique interventionniste sont minimisés, relativisés

Nathan, *Theodore Roosevelt: A Life*, New York, William Morrow-Quill, 1992 ; BRANDS H. W., *T.R.: The Last Romantic*, New York, BasicBooks, 1997 ; BURTON David H., *Theodore Roosevelt, American Politician: An Assessment*, Cranbury, N.J. et Londres, Associated University Presses, 1997 ; TILCHIN William N., *Theodore Roosevelt and the British Empire: A Study in Presidential Statecraft*, New York, St. Martin's Press, 1997 ; MORRIS Edmund, *Theodore Rex*, New York, Modern Library, 2002 (2001) ; DALTON Kathleen M., *Theodore Roosevelt: A Strenuous Life*, New York, Vintage Books, 2004 (2002) ; O'TOOLE Patricia, *When Trumpets Call: Theodore Roosevelt after the White House*, New York, Simon & Schuster, 2005 ; HOLMES James R., *Theodore Roosevelt and World Order: Police Power in International Relations*, Washington, D.C., Potomac Books, 2006 ; TILCHIN William N. et NEU Charles E. (dir.), *Artists of Power: Theodore Roosevelt, Woodrow Wilson, and their Enduring Impact on U.S. foreign Policy*, Foreword by William R. KEYLOR, Westport, Conn., Praeger Security International, 2006 ; HAWLEY Joshua D., *Theodore Roosevelt: Preacher of Righteousness*, New Haven, Conn., Yale University Press, 2008 ; RUSSELL Greg, *The Statecraft of Theodore Roosevelt: The Duties of Nations and World Order*, Boston, Martinus Nijhoff Publishers, 2009 ; THOMPSON J. Lee, *Theodore Roosevelt Abroad: Nature, Empire, and the Journey of an American President*, New York, Palgrave Macmillan, 2010 ; MORRIS Edmund, *Colonel Roosevelt*, New York, Random, 2010 ; GOULD Lewis L., *The Presidency of Theodore Roosevelt*, 2^e éd. rév. et augm., Lawrence, University Press of Kansas, 2011 (1991) ; RICARD Serge (dir.), *A Companion to Theodore Roosevelt*, Malden, Mass., Wiley-Blackwell, 2011 ; KRABBENDAM Hans et THOMPSON John M. (dir.), *America's Transatlantic Turn: Theodore Roosevelt and the « Discovery » of Europe*, New York, Palgrave Macmillan, 2012 ; THOMPSON J. Lee, *Never Call Retreat: Theodore Roosevelt and the Great War*, New York, Palgrave Macmillan, 2013.

78. Voir SCOTT-SMITH Giles (dir.), « The Legacies of Theodore Roosevelt », *Diplomacy & Statecraft*, vol. 19, n° 4, 2008, p. 635-786 ; DALTON Kathleen M., « Theodore Roosevelt's Contradictory Legacies: From Imperialist Nationalism to Advocacy of a Progressive Welfare State », in Serge RICARD (dir.), *A Companion to Theodore Roosevelt*, Malden, Mass., Wiley-Blackwell, 2011, p. 485-501 ; DELAHAYE Claire et RICARD Serge (dir.), *L'héritage de Théodore Roosevelt : impérialisme et progressisme (1912-2012)*, Paris, L'Harmattan, 2012.

ou excusés, sinon glorifiés⁷⁹. Il est vrai que cohabitèrent en Roosevelt un impérialiste tonitruant et un diplomate discret, un partisan de la force et un artisan de la paix, qu'avec son « gourdin » et son prix Nobel il fut une sorte de Jekyll et Hyde des relations extérieures. On notera que cette double approche visait deux types bien distincts d'interlocuteurs : il ne traitait pas les Anglais, les Français, les Allemands, les Japonais ou les Russes comme les Philippins, les Colombiens, les Dominicains ou les Cubains.

Le présent ouvrage part d'une constatation : la rencontre, quasi providentielle aux yeux de certains, de Théodore Roosevelt avec une Amérique en pleine mutation socio-économique, grisée, troublée aussi, par sa croissance spectaculaire, l'accession à la Maison-Blanche d'un homme que son milieu, sa formation et ses convictions prédisposaient à innover à partir d'une tradition expansionniste dont il était pénétré. Le vingt-sixième président eut un rôle de précurseur en diplomatie et fut par ailleurs l'incarnation exemplaire de la culture politique de son pays, à la fois homme d'État d'une étonnante modernité et porteur d'une idéologie missionnaire et « exceptionnaliste » aussi vieille que la nation américaine. Or ces aspects, que d'aucuns jugeront polémiques, n'ont peut-être pas retenu suffisamment l'attention.

La démarche suivie consistera par conséquent à replacer la présidence Roosevelt dans la continuité expansionniste assumée des XVIII^e et XIX^e siècles, à réexaminer sa contribution à la politique étrangère de son pays et à s'interroger sur les ressorts de cette diplomatie. De 1901 à 1909, le successeur de McKinley rationalise et intègre et les buts apparemment idéalistes et altruistes qui s'expriment dans une prétendue mission civilisatrice, et les motivations réalistes et égoïstes qui privilégient les intérêts exclusifs des États-Unis, comme leur sécurité et leur prospérité. En matière de défense, le nouveau président aide la nation à substituer à une conception « hémisphérique », objet de consensus, une vision planétaire qui heurte la tradition isolationniste⁸⁰. Pratiquant néanmoins un traditionalisme de bon aloi, Théodore Roosevelt veille à ce que la doctrine de Monroe ne connaisse plus d'exception et s'emploie à conforter les États-Unis dans leur sentiment de supériorité.

Le changement, donc, s'opère dans la continuité. Avec l'« hémisphère occidental » placé sous la surveillance de Washington, l'on assiste à l'apparition d'un nouvel impérialisme qui préfère l'instauration de protectorats virtuels à l'expansion territoriale. L'abandon partiel de l'isolement et le rôle actif, voire décisif, joué par la Maison-Blanche dans la préservation d'un équilibre des puissances à cette époque consacrent par ailleurs la naissance d'une nouvelle diplomatie.

79. La conquête, la pacification et l'administration des Philippines continuent de susciter des ouvrages critiques : KRAMER Paul A., *The Blood of Government: Race, Empire, the United States, and the Philippines*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2006 ; JONES Gregg R., *Honor in the Dust: Theodore Roosevelt, War in the Philippines, and the Rise and Fall of America's Imperial Dream*, New York, New American Library, 2012 ; CULLINANE Michael Patrick, *Liberty and American Anti-Imperialism, 1898-1909*, New York, Palgrave Macmillan, 2012.

80. Cf. HOLT W. Stull, *Treaties Defeated by the Senate: A Study of the Struggle between President and Senate over the Conduct of Foreign Relations*, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1933. L'historien suédois RYSTAD Göran analyse les concepts de « continentalisme », « hémisphérisme » et « globalisme » dans *Ambiguous Imperialism: American Foreign Policy and Domestic Politics at the Turn of the Century*, Lund, Esselte Studium, 1975.

L'Amérique, cependant, se détourne du « rooseveltisme » sitôt que son promoteur quitte l'exécutif; elle revient à ses vieux démons, l'isolement et l'improvisation. Le patrimoine est dissipé : la leçon de réalisme est oubliée, notamment la nécessaire adéquation entre les moyens dont dispose la nation et les buts qu'elle poursuit; les États-Unis désertent la scène internationale qu'ils avaient occupée brillamment par le truchement d'un président doté d'une volonté et d'un dessein.

Il faudra, au terme de cette étude, examiner brièvement les réactions de Théodore Roosevelt à la politique étrangère de ses successeurs de mars 1909 à sa mort dans les premiers jours de 1919. Gardien vigilant d'une orthodoxie, il ne cessera de prodiguer conseils, critiques et jugements. Au paternalisme indulgent dont il fait d'abord preuve à l'égard de William Howard Taft, dauphin désigné et ami de longue date, succède une irritation grandissante qui mène à la rupture. Au lendemain de sa défaite de candidat progressiste à l'élection de 1912, l'ex-président se prépare à la croisade contre Woodrow Wilson l'imposteur. Pendant cinq ans il fulmine ses imprécations contre une politique qui jette aux oubliettes le réalisme, dévoie l'internationalisme dans des solutions d'arbitrage inapplicables et s'embourbe au Mexique dans des attitudes incohérentes. Le comportement du vingt-huitième président pendant la Grande Guerre exaspère Roosevelt et accroît encore la véhémence de ses critiques à l'encontre du « pacifiste » de la Maison-Blanche. Tout sépare les deux hommes, les raisons d'intervenir comme le nouvel ordre à établir à l'issue de la victoire⁸¹.

Théodore Roosevelt fut avant tout un homme d'action en prise sur le réel, capable de cynisme au nom de l'efficacité. Opposer sa *Realpolitik* à l'abstrait moralisme de Wilson reviendrait néanmoins à fausser le bilan de son action diplomatique, tant l'idéalisme y est présent, tant les principes sont inséparables chez lui de la pratique. On a fréquemment noté chez Woodrow Wilson la contradiction flagrante entre les idéaux proclamés et les décisions effectivement prises, dans l'affaire du Mexique par exemple, ou durant la période de neutralité lors du conflit mondial⁸². Rien de semblable dans le cas de Roosevelt : ses initiatives, ses réalisations cadrent généralement avec sa morale personnelle en vertu d'une philosophie, maintes fois affichée de « l'idéalisme appliqué », des « idéaux réalisables ». Mais la Morale dans bien des cas est loin d'être sauve.

Il importe précisément d'apprécier ici la relation, et éventuellement l'interaction, entre principes et pratique, d'analyser les thèses rooseveltiennes et de décrire leur mise en application, de proposer une étude alliant histoire des idées et histoire diplomatique qui permette de dégager non seulement la contribution originale du vingt-sixième président des États-Unis à l'internationalisme, mais aussi le rôle clé qui fut le sien dans

81. Voir à ce sujet WIDENOR, *Henry Cabot Lodge*, op. cit., notamment chap. IV, « Theodorus Pacificus », p. 121-170; AMBROSIUS Lloyd E., « The Great War, Americanism Revisited, and the Anti-Wilson Crusade », in Serge RICARD (dir.), *A Companion to Theodore Roosevelt*, Malden, Mass., Wiley-Blackwell, 2011, p. 468-484.

82. Cf. LINK, *Wilson and Progressive Era*, op. cit.; BLUM, *Wilson and Politics of Morality*, op. cit.; LINK, *Wilson the Diplomatist*, op. cit. Sur le « syndrome de Wilson », ainsi que le dualisme et le « double langage » de la diplomatie américaine, voir l'intéressante analyse de CROUZATIER Jean-Marie, *Démocratie libérale et puissance impériale : le dilemme américain*, Toulouse, Presses de l'Institut d'études politiques de Toulouse, 1987, p. 9-51.

la naissance et le développement d'un impérialisme se situant dans le droit fil d'une politique séculaire d'expansion continentale.

La réflexion ébauchée ci-dessus sera développée dans une étude en deux parties. Pour commencer, il sera utile de placer théorie et praxis rooseveltiennes en perspective en évoquant à travers ses écrits une histoire dans laquelle l'expansionniste puisa son inspiration et ses justifications, celle d'une république impérialiste, empire né d'un empire, pour qui l'expansion constitue, dès l'ère coloniale, un mode d'existence auquel il adhère totalement. D'abord circonscrits, les appétits territoriaux de « l'Amérique » s'accroissent après l'indépendance; pour les justifier la nation emprunte ses arguments à la rhétorique « exceptionnaliste » et « universaliste » de ses mythes fondateurs⁸³. La fin du dix-neuvième siècle voit apparaître un large consensus expansionniste qui guide les choix coloniaux de Washington au lendemain de la guerre hispano-américaine; de continentale, la puissance des États-Unis devient mondiale.

C'est à cette époque que Théodore Roosevelt, chantre de la continuité expansionniste, entame sa carrière politique et commence à participer, fût-ce indirectement, à l'élaboration de la politique étrangère de son pays. L'on décrira alors ses années de maturation, de 1881 à 1901 : le parcours d'un politicien prodige; l'œuvre de l'historien des États-Unis, apologiste d'une démocratie expansionniste; la théorisation et l'action du géopoliticien de l'impérialisme, partisan d'une hégémonie « hémisphérique » et de responsabilités internationales.

La disparition prématurée de William McKinley conduit au triomphe de l'ordre rooseveltien, objet du deuxième volet de cette étude. De 1901 à 1909 Théodore Roosevelt met en œuvre une politique extérieure novatrice, fruit d'une longue réflexion théorique et d'une solide expérience administrative et gouvernementale, à l'échelon local et national. Adeptes d'une diplomatie de la dissuasion reposant sur l'armement préventif du pays, le vingt-sixième président, tantôt Jekyll, tantôt Hyde, s'emploie à conforter ses concitoyens dans leur vocation colonisatrice aux Philippines, à affirmer une puissance désormais mondiale et à préserver la sécurité nationale selon une double stratégie géopolitique : d'une part, il défend vigoureusement la prééminence de son pays dans le Nouveau Monde, contre la Grande-Bretagne et l'Allemagne notamment, et explicite ses droits et ses devoirs dans la région (responsabilité de la construction et de la surveillance du canal isthmique, pouvoir de police « hémisphérique »); d'autre part, il prend en compte, plus qu'aucun de ses prédécesseurs, les paramètres extra-américains, européens surtout, dans sa politique de défense; ainsi, le renforcement du potentiel naval va de pair avec d'inlassables efforts en faveur d'un équilibre des impérialismes en Asie (médiation officielle dans la guerre russo-japonaise, *gentlemen's agreements* et *modus vivendi* américano-nippons) et en Europe (médiation officieuse entre la France et l'Allemagne lors de la crise marocaine de 1905-1906).

83. Sur ces questions on se reportera à quatre ouvrages majeurs : MARIENSTRAS Élise, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine : essai sur le discours idéologique aux États-Unis à l'époque de l'indépendance (1763-1800)*, Paris, François Maspero, 1976, et *Nous, le Peuple : les origines du nationalisme américain*, Paris, Gallimard-NRF, 1988; MARTIN Jean-Pierre, « Philosophie et théologie chez Roger Williams (1606-1683) », thèse d'État, université de Paris IV, 1976, 3 vol., et *Le Puritanisme américain en Nouvelle-Angleterre (1620-1693)*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1989.

Enfin, l'on verra en conclusion comment l'héritage de pragmatisme fut dilapidé par ses successeurs, comment fut substitué à un internationalisme prudent un moralisme irréaliste et dangereux qui conduisit le pays vers un isolement hypocrite, où les droits primèrent les devoirs. Seul fut conservé, et renforcé, dans les Caraïbes et en Amérique centrale principalement, le legs interventionniste de l'auteur du « corollaire » à la doctrine de Monroe.

Il s'agit en définitive de restituer les principes qui ont guidé l'action extérieure d'un président un temps oublié ou caricaturé – aujourd'hui redécouvert non sans arrière-pensées – qui sut marier tradition et modernité au moment précis où les États-Unis, récemment promus au rang de puissance mondiale, cherchaient leur voie dans le concert des grandes nations⁸⁴. La politique intérieure ne trouve sa place ici, est-il besoin de le dire, que lorsqu'elle paraît avoir affecté la diplomatie directement ou indirectement. Pour ne prendre que deux exemples, il serait impensable d'ignorer l'importance d'une certaine réalité économique dans la poussée expansionniste du tournant du siècle, ou le retentissement des lois racistes de Californie sur les relations américano-japonaises à partir de 1906. Mais le phénomène inverse mérite également de retenir l'attention, malgré la difficulté qu'il y a à en juger les effets. La praxis rooseveltienne sur la scène internationale, thème central de cette étude, influença plus d'une fois la politique intérieure en raison, notamment, de son impact publicitaire : l'action diplomatique du vingt-sixième président – comme le rôle de juge et de censeur qu'il s'octroya après 1909 – ne fut jamais exempte d'arrière-pensées électoralistes, bien qu'elle ne se réclame que de principes personnels. Il faut cependant souligner qu'en dépit de succès qui accrurent indéniablement sa popularité, Théodore Roosevelt, plus qu'aucun autre président peut-être, sut résister aux pressions de l'opinion, et parfois même aller à contre-courant⁸⁵.

84. Foisonnante aux États-Unis, l'historiographie rooseveltienne est plutôt maigre en France. Les chercheurs français se sont peu intéressés à Théodore Roosevelt, contrairement à leurs prédécesseurs du début du xx^e siècle. Cf. PETIN Hector, *Les États-Unis et la doctrine de Monroe*, Paris, Rousseau, 1900; SAVINE Albert, *Roosevelt intime*, Paris, Félix Juven, 1904; BAZALGETTE Léon, *Théodore Roosevelt*, Paris, E. Sansot, 1905; HAUSER Henri, *L'Impérialisme américain*, Paris, « Pages Libres », 1905; BARRAL DE MONTFERRAT Horace Dominique, *De Monroë à Roosevelt, 1823-1905*, 2^e éd., Paris, Plon, 1905; RIBET Joseph, *Le Vol de l'aigle de Monroë à Roosevelt*, Paris, Ernest Flammarion, 1905; TARDIEU André, *Notes sur les États-Unis : la société, la politique, la diplomatie*, Paris, Calmann-Lévy, 1908; BASTIDE Charles, *Portraits d'Amérique*, Paris, La Renaissance du livre, 1919; LYON-CAEN Charles, *Notice sur la vie et les travaux de M. Théodore Roosevelt, 1858-1919*, Paris, Académie des sciences morales et politiques, 1921; RENOUVIN Pierre, « Théodore Roosevelt », *Les Politiques d'expansion impérialistes*, vol. 5 de *Colonies et Empires, Première série : études coloniales*, Paris, PUF, 1949. Aujourd'hui le personnage haut en couleur a essentiellement inspiré quelques ouvrages de littérature populaire : SILBERT Reine, *Theodore Roosevelt*, Paris, Éditions Jean-Claude Lattès, coll. « Ushuaïa », 1992; MARTOÏA Bernard, *Théodore Roosevelt. L'Ascension d'un homme courageux*, t. I, *Théodore Roosevelt. De Santiago de Cuba à la Maison Blanche*, t. II, *Théodore Roosevelt. La présidence impériale*, t. III, Paris, Éditions Le Manuscrit, 2007-2008; MOSSÉ Yves, *Théodore Roosevelt : la jeune Amérique*, Paris, Picollec, 2012.

85. L'on citera par exemple son refus d'accéder à une requête de la communauté juive américaine et de protester officiellement contre les sanglants pogromes de Kichinev en avril 1903; en l'absence de moyens d'action efficaces, mieux valait, à son avis, éviter des gestes symboliques qui risquaient, de surcroît, de produire le contraire de l'effet désiré. Cf. ROOSEVELT Theodore, *The Letters of Theodore Roosevelt*, 8 vol., Elting E. MORISON, John M. BLUM et al. (dir.), Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1951-1954, vol. 3, p. 508; vol. 4, p. 1174-1175. Référence désormais abrégée systématiquement en *Letters*.